Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 26 (1996)
Heft: 3

Artikel: Marie-Clarisse, la Québécoise
Autor: Michaud, Jacques
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-828636

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Marie-Clarisse, la Québécoise

Dessin Zeier

L'auteur québécois, Jacques Michaud vient de publier, chez Cabédita, un récit superbe. Il raconte la vie de Marie-Clarisse, femme de colon, qui a élevé seize enfants dans des conditions très dures. Extrait à déguster...

Dix ans après la naissance de son dernier, l'existence de ma mère s'était inéluctablement modelée sur le rythme des saisons. Les travaux de la terre occupaient ses journées, elle semblait les porter en elle de la même façon qu'elle avait porté ses enfants.

Plusieurs fois par semaine, aidée de l'un ou de l'autre, elle partait pour l'étable, chaussée de ses grandes bottes de caoutchouc noir qui remontaient jusqu'à mi-jambe. Elle aimait particulièrement traire les deux vaches. Elle appuyait le front contre le flanc de la bête et elle ne se lassait pas d'entendre le son du jet puissant qui retentissait sur la paroi métallique du récipient qu'elle tenait entre les deux cuisses. Et, avec une joie secrète, dans la satisfaction que la nature lui avait donné quelque chose de bon, elle rapportait à la maison ses deux seaux fumants. Les hommes devaient alors tourner la manivelle du séparateur qui écrémerait la précieuse denrée.

Mais son jardin était ce qu'elle aimait le plus. Elle en parlait comme d'une personne, elle s'y attachait comme à un enfant. Dès la Saint-Joseph, elle préparait les semis en les plaçant sur les appuis des fenêtres du sud ou en les disposant sur le plancher de la cuisine, là où le soleil traçait de grands carrés de lumière. Au printemps, une fois la terre retournée pour la rendre meuble et farineuse, ma mère aménageait les plates-bandes avec la précision d'un maître cuisinier. Elle ouvrait les sillons comme on déplie une pâte et elle déposait les semences comme s'il s'agissait d'un levain. Le plus souvent, désireuse de donner un peu plus de chaleur à ce qui pousserait un jour, elle refermait le sillon avec ses mains plutôt qu'avec la houe. L'arrosage, lui aussi, procédait selon les mêmes rites. Dans un grand tonneau collé contre le mur du hangar, ma mère veillait à ce que soient versées deux mesures de fumier pour dix mesures d'eau. Elle obtenait ainsi ce qu'elle appelait son «thé de fumier», potion brunâtre qu'elle réservait aux espèces les plus tendres et les plus fragiles.

Elle était fière de son jardin et tous les visiteurs qui s'arrêtaient à la maison, avaient le privilège d'en faire le tour. L'agronome, souvent étonné, n'arrivait pas toujours à expliquer comment une terre aussi argileuse et rocailleuse pouvait porter en son ventre de si beaux fruits.

– C'est quand même une terre de roche, icitte. On est pas à Palmarolle ni à Dupuis...

Lors des expositions annuelles, ma mère, qui s'était inscrite au Cercle

des fermières, raflait, deux fois sur trois, les premiers prix. Infailliblement, elle remportait la palme pour les petits oignons verts. Et, avec malice, elle aimait raconter de quelle façon elle s'y prenait. Elle choisissait six oignons de taille à peu près identique. Elle dépouillait lentement les plus gros de leur pelure transparente jusqu'à ce que l'ensemble présente une belle harmonie. Le jury, n'y voyant que du feu, ne cherchait pas à comprendre comment un climat aussi capricieux pouvait produire des oignons aussi parfaits.

Mais le jardin de ma mère n'était pas seulement le lieu de ce qui se mangeait, il devenait aussi l'espace de ce qui se regardait.

Autour de la maison, tout près de la grande balançoire, les fleurs poussaient comme les notes d'une musique et les nuances d'un arc-en-ciel. En juillet et en août, toutes les couleurs fleurissaient: le rouge des dahlias et la berceuse des pivoines, le bleu des lupins et la mélopée des roses sauvages, le jaune des glaïeuls et la complainte des cœurs-saignants.

– Un jardin sans fleurs, disait-elle parfois, c'est comme un ciel sans étoiles...

Dans ces moments-là, nous savions tous, d'instinct, que notre mère était heureuse et nous aurions voulu que ces brindilles de bonheur s'enflamment jusqu'à l'éternité.

★ ★ ★

Ce goût qu'elle avait développé pour la terre se manifestait dans l'attention avec laquelle elle s'intéressait de plus en plus à la vie agricole des paroisses qui entouraient Rouyn et Noranda.

Au début des années trente, les gouvernements du Québec et du Canada avaient élaboré des plans d'un retour à la terre. Ils octroyèrent des subventions de toutes sortes afin de permettre l'établissement des nombreux chômeurs qui traînaient dans les grandes villes. Du jour au lendemain, une vingtaine de milliers d'hommes devinrent, par la force des choses, des colons. On leur offrait des terres, mais il leur fallait d'abord les défricher et ensuite les cultiver. Une entreprise considérable, une nouvelle Abbittibbi à bâtir! En quelques années, cette armée humaine, levée à la hâte, qui n'avait pour seules armes que le cœur et les bras, ouvrirait vingt-sept paroisses.

Ma mère restait sensible à cette seconde aventure de colonisation qui n'était pas sans lui rappeler la sienne. Elle gardait en mémoire un certain nombre d'anecdotes qu'elle prenait plaisir à raconter lorsque l'occasion se présentait.

La cérémonie officielle marquant la naissance de Rollet l'avait vivement impressionnée. Près du pont de la rivière Ennuyante, les colons de la place et ceux des cantons avoisinants s'étaient regroupés autour d'une estrade aménagée pour l'occasion. En présence des autorités politiques et civiles, le nouveau curé avait béni le mariage d'un jeune homme et de sa fiancée, tous deux venus quelques semaines plus tôt de Québec. Hector Laferté, ministre de la Colonisation, s'était ensuite avancé pour offrir un service de vaisselle à la nouvelle mariée. Son sous-ministre avait repris le même geste, cette fois pour offrir à l'époux une lampe Aladin.

Avec émotion, elle évoquera aussi parfois la façon avec laquelle bon nombre des nouveaux venus prenaient possession de leur terre. Arrivés sur leur lot, ils se hâtaient de planter une grande croix de bois, répétant, en quelque sorte, le geste de Jacques Cartier. Genou en terre, ils prenaient possession du sol, ils demandaient le bénédiction du ciel avant d'entreprendre l'ouverture de leur nouveau royaume. Le baume de la prière venait, par avance, éponger les sueurs de l'effort et de l'arrachement.

Curieusement, elle lisait peu sur la vie des femmes qui avaient consacré le meilleur d'elles-mêmes à faire connaître l'amour de Dieu sur une terre si assoiffée d'amour. Non, seuls les prêtres l'intéressaient, ces âmes choisies entre toutes, marquées par la main divine, serveuse de Dieu pour l'éternité.

Autour d'elle, les hommes se brûlaient dans les mines ou s'épuisaient sur des terres de glaise et de roche. Elle voyait des êtres dont les yeux s'étaient éteints à force de reprises, d'abandons et de recommencements. Les prêtres restaient encore le meilleur exemple de l'entreprise et de la détermination. Elle s'émerveillait de l'ardeur inépuisable de ces envoyés de Dieu qui avaient œuvré à la naissance et au maintien des paroisses du Témiscamingue et de l'Abbittibbi. Le curé Langelier bousculait tout le monde, mais il était énergique et vaillant. Le père Bergeron se renfrognait, mais il avait rebâti, presque à lui seul, l'église Immaculée-Conception de Rouyn-Sud.

Longtemps, j'ai pensé que ma mère ne répondait pas à la définition que l'on donnait de la femme religieuse de cette époque. Ce qui l'attirait dans l'Eglise, ce n'était pas d'abord les cérémonies ou ses usages, mais plutôt l'engagement et l'intensité de ses représentants. Elle aimait ces visages d'hommes qui croyaient.

Jacques Michaud

Une vie de courage

«Marie-Clarisse, courage et passion d'une mère» est le titre de l'ouvrage écrit par Jacques Michaud. Il relate l'histoire pénible et touchante de sa mère qui trimait du lever au coucher du jour.

Paru dans la collection Archives vivantes chez Cabédita. En vente en librairies ou directement chez l'éditeur: Cabédita, route de la Gare, 1137 Yens, tél. 021/800 47 51.